

INDIVIDU ET SOCIÉTÉ À MADAGASCAR

Reportage au pays du fihavanana

« Il y a deux sortes de peuples pauvres, ceux que la dureté du gouvernement a rendus tels ; et ces gens-là sont incapables de presque aucune vertu, parce que leur pauvreté fait une partie de leur servitude ; les autres ne sont pauvres que parce qu'ils ont dédaigné ou parce qu'ils n'ont pas connu les commodités de la vie ; et ceux-ci peuvent faire de grandes choses, parce que cette pauvreté fait partie de leur liberté »

Montesquieu, De l'esprit des lois, t 2, livre XX, ch 3.

Dans le constat obligé d'une disparition du monde comme vide, comme gratuité, comme éloignement, Madagascar serait-elle l'exception qui confirme la règle ? Sa situation insulaire, entre océan Indien et canal du Mozambique, équateur et tropique du Capricorne, son isolement minéral, végétal, animal – 80 % des espèces sont endémiques à la Grande Ile ! -, l'écart par rapport aux grandes routes - du commerce arabe, des épices, des grandes invasions ou des grandes migrations -, ont tenu Madagascar à l'écart du vertige de la croissance sans limites. La dimension de « l'île verte », devenue l'île rouge par suite du déboisement, de l'érosion et de la mise à jour de la latérite, qui sera peut-être un jour l'île vide, par disparition de ses ressources naturelles, joue un rôle en ce domaine. Ses 650 000 km², soit la France et le Benelux réunis, ses six mille kilomètres de côtes, rendent l'île à la fois suffisamment grande pour être d'un accès difficile, et trop petite pour constituer un enjeu géostratégique d'importance ; assez grande pour avoir permis l'éclosion d'une extraordinaire singularité animale et végétale, avec plus de 80 % d'espèces ou de variétés dites « endémiques », que l'on n'observe nulle part ailleurs, mais aussi assez petite pour avoir échappé à la surexploitation industrielle de ces ressources. Cette situation a également protégé l'île, non de

l'exploitation coloniale et marchande qui continue de piller son sol, mais des conflits de puissance. Malgré l'anecdotique combat naval qui opposa bâtiments japonais et américains à Diego Suarez, en 1944, et qui offre l'étonnant spectacle d'une carcasse de sous-marin japonais échouée au milieu du port marchand, Madagascar a vécu loin des conflits mondiaux, et plus encore, des conflits qui déchirent l'Afrique, à la fois si proche et si lointaine.

Les particularités géographiques de Madagascar en sont-elles l'origine ? L'exception malgache a fasciné des générations de découvreurs, puis de colons et de touristes, elle continue à fasciner les visiteurs qui approchent l'île autrement que derrière le triple écran de l'air conditionné, des résidences de luxe et de la prévention contre tout contact avec les populations locales, prévention que les grandes compagnies internationales savent bien formaliser (« tout employé développant avec des membres des populations locales des relations autres que strictement professionnelles sera rapatrié sur le champ » précise le *Code of Conduct* d'un prestataire nord-américain, lu dans une base vie de Fort Dauphin en décembre 2007...) C'est que Madagascar a su absorber les populations, les civilisations qui s'y mêlent, pour réaliser une synthèse jamais banale, à la fois douce et forte. Il vaut la peine de méditer cette exception ; partout où le commerce arabe a atteint les côtes, elles sont devenues terre d'islam – partout, sauf à Madagascar. Malgré l'importance du peuplement arabe sur les ports de la côte ouest, de Majunga ou de Diego, « ce n'est pas l'islam qui a absorbé Madagascar, c'est Madagascar qui a absorbé l'islam » (comme l'indique Robert Dubois, in *Olombelona*, L'Harmattan, 1978). Une société capable de préserver son autonomie face à l'islam mérite pour le moins intérêt ! Confrontée de la même manière à l'importation du développement, jusqu'à ces dernières années du moins, la société malgache a fait preuve d'une remarquable résistance ; ce n'est pas le développement qui absorbe Madagascar, c'est Madagascar qui désarme le développement, qui le détourne et qui, au fond, s'en moque.

S'il en est bien une, l'exception malgache réside dans un compromis très particulier entre l'économie, la société et la vie, compromis à ce jour peu entamé, compromis assez explicite pour être immédiatement ressenti, et dont peu d'autres régions du monde fournissent l'équivalent.

Richard Andriamanjato, dans le remarquable *Tsiny et Tody*, publié en 1957, et toujours actuel, le résume ainsi : « le Malgache s'est cantonné au suffisant sans vouloir convoiter l'abondance. Les relations sociales reflètent plus la contemplation que l'activité ». Il est facile de constater le sous-développement, et de lui appliquer les recettes générales ; il est plus difficile de respecter une volonté de refuser tout développement susceptible de porter atteinte à la densité sociale et à la plénitude des rapports humains. Le tube à la mode de l'été 2008, apprécié par le Président, et chanté par Mika, raconte simplement les retrouvailles d'amis sur les hauts plateaux, qui mangent, chantent et discutent ensemble dans la sérénité et la joie de vivre d'êtres à leur place, sur leur terre et dans leur rôle. Est-ce un hasard si « la vie est douce » (*mamy ni aïna*) est un énoncé central de la sagesse malgache ?

Pour le voyageur de passage, l'exception malgache se résume souvent à cette déception ; en-dehors de l'artisanat local, d'ailleurs généralement de qualité, quand il n'est pas importé par conteneurs de Chine, en dehors d'abondantes et parfois précieuses curiosités minéralogiques ou végétales, que faut-il retenir, que peut-on collectionner ? La réponse est généralement rien. Rien, sinon le constat général de la gentillesse de la population. Rien, sinon la confrontation à une apparente liberté des mœurs qui en étourdit plus d'un. Rien, faute de monuments, de sculptures. Rien, faute de ce que nous avons coutume d'appeler art, et qui n'est que notre obsession de produire le monde et d'y ajouter notre marque. Rien qui ressemble au besoin de représenter, de figurer, d'opposer à la vie quotidienne ou bien au ciel étoilé ces formes par lesquelles l'homme défie les limites de son existence et de ses sens, et que nous appelons l'art. Madagascar est l'exception d'une culture qui chérit à ce point la vie humaine, sous tous ses aspects et dans toutes ses manifestations, qu'elle n'a laissé ni monuments, ni sculptures, ni peintures, ni palais, ni murailles, ni quelque objet que ce soit, sauf rares exceptions (les *alo-alo* qui décorent les tombeaux Antandroy, largement pillés par les collectionneurs, ou les statues d'un érotisme violent des tombes *betsileo*, partout disparues, en sont hélas des exemples). Rien qui suscite la convoitise des pilleurs et l'ébahissement de leur équivalent moderne qu'est le touriste culturel. Giacometti affirmait que « si un musée brûle, entre un chat et un Rembrandt, il faut

sauver le chat ». C'est une vérité essentielle pour un Malgache ; bien le plus sacré de tous, raison d'être de la Nation, le *firenena*, la vie (*aina*) vaut mieux que tout ce qui la représente, la fige et la trahit ; et il n'est pas loin sans doute de juger sacrilège, non conforme à l'ordre des choses, de tenter de substituer des formes mortes à la vie, de faire de l'art à la place de vivre, et de substituer des représentations à l'insaisissable pulsion de la vie.

Si le monde malgache est plein, c'est d'esprits, d'ancêtres, de tabous, et s'il aime la vie, c'est musique, c'est récit, c'est plaisir et bien-être – tout ce que les objets détruisent quand ils deviennent maîtres de nos vies et de nos sens, tout ce que l'économie détruit quand elle appelle l'oubli de toute limite. L'amour de la vie, de chaque instant de vie, jusqu'à se dispenser des objets, de la représentation ou de la figuration, voilà le fond de la culture malgache, et cet abîme pour nous vertigineux, nous qui avons choisi la croissance contre le monde et contre la vie. En ce sens au moins le monde malgache est en avance sur le virtuel et se rapproche de ces univers asiatiques ou hindous où chacun évolue dans un monde saturé de présences virtuelles, dans un panthéon de dieux, d'esprits et de mythes qui l'accompagnent, qui le pressent, et qui ne laissent solitaire aucun moment de sa vie.

Economie et société ; la préférence malgache

Madagascar est en position de cible, classé parmi les vingt pays les plus pauvres du monde, et sommé de développer ce qui ne se laisse pas développer. Catéché par les nouveaux missionnaires du marché et du contrat, Madagascar résiste. A sa manière, en douceur, et en disant oui, toujours oui, pour se débarrasser plus vite de l'intrus, du prêcheur ou du faux ami. Selon les mots d'un dirigeant désabusé de la Banque mondiale, « les efforts glissent sur eux comme l'eau sur les plumes d'un canard ». Et l'on voit ici ou là, dans le pays profond, au sud de Morondave ou dans la brousse de Tuléar, ces bergers immobiles, enveloppés dans leur *lemba* en ruine, appuyés sur leur lance, qui regardent sans les voir les processions de 4X4 aux armes d'ONG lancés sur la piste, et qui restent immobiles, dans la poussière en nuages, comme entrés dans le règne minéral des hommes qui ne changeront pas, statues de pierre mortes à jamais au désir moderne.

Madagascar est l'exemple d'un pays qui connaît peu de croissance, alors que l'intelligence y est, prouvée par les succès universitaires des étudiants malgaches dans les meilleures universités mondiales (en France, aux Etats-Unis, en Afrique du Sud), et qu'il ne manque pas de matières premières, bien au contraire (les projets miniers d'ilménite, de nickel, d'uranium, vont être bientôt concurrencés par la recherche pétrolière et la production d'or). Vingt millions de Malgaches vivent pauvrement sur une terre grande comme la France et la Belgique ; j'ai entendu le patron d'une mission économique chinoise affirmer que la Chine ferait vivre dans l'abondance, sur le même territoire, 120 millions de personnes... A quand l'invasion, qui fera passer les anciens colons pour des rêveurs humanistes ? Madagascar est aussi ce pays qui illustre la réversibilité des situations acquises ; en 1960, le niveau de vie du Malgache était quatre fois supérieur à celui du Coréen du sud, dix fois supérieur à celui du Chinois, qui lui sont aujourd'hui combien de fois supérieurs...

Les conclusions rationnelles sont simples ; des défauts d'organisation, des manques de contrôle et d'éducation, des erreurs successives et, avant tout, l'incapacité de l'Etat à maîtriser effectivement son territoire et à l'administrer suffisamment pour capitaliser sur l'exploitation de celui-ci, faire appliquer la loi et respecter les droits de propriété. S'il n'y a pas croissance, c'est qu'il y a eu sur certains points régression du capital structurel (la période de malgachisation, sous la conduite des conseillers nord-coréens, a détruit une génération), abandon des infrastructures héritées de la colonisation (le réseau routier n'est encore que le tiers de ce qu'il était en 1962, le réseau ferré en état de fonctionnement moins du cinquième...), mise à mal des organisations économiques. En somme, ce serait par manque, déficit, absence, que les Malgaches n'auraient pas pu atteindre la croissance qu'ils désirent et offrir aux investisseurs étrangers les meilleures conditions d'accueil. Le Malgache n'aurait pas l'esprit de la compétitivité de son territoire, en d'autres termes, il ne saurait pas vendre son territoire à l'encan, comme certains préfets, conseils régionaux, maires de France ou d'ailleurs s'y emploient si bien. Il suffirait de mieux s'y prendre, d'importer les bonnes techniques et les procédés adaptés, de mieux vendre sa terre et ses hommes au plus offrant - Chinois, Coréen ou Français - et

Madagascar deviendrait à son tour un bon élève sur la route de la croissance et de la consommation de masse... Ceux qui seraient tentés d'adopter cette approche correcte mais simpliste feraient bien de méditer l'expérience de Daewoo, auquel le Président Marc Ravalomanana avait promis 800 000 hectares de brousse à zébu et baobabs, destinés à devenir un immense champ de maïs : Daewoo n'a pas eu la terre, et Marc Ravalomanana a perdu la présidence, revendiquée par le tout jeune maire de Tananarive. Et qui sait que, derrière Daewoo, les Chinois à l'affût de terres à conquérir, avaient le projet de louer plus d'un million d'hectares, de les vider de leurs habitants et d'y créer à leur guise une province chinoise vivant de riz et de manioc ?

A ce point de vue naïf, celui de la conception diachronique, par lequel l'Occident veut imposer l'histoire et son histoire au monde, il faut substituer le point de vue dynamique de sociétés construites sans la croissance, qui se préfèrent à la croissance, et qui peuvent très vite être contre la croissance si leur existence est en jeu, et emprunter sans honte son renversement fabuleux à Pierre Clastres, l'attentif observateur de *La société contre l'Etat* (Editions de Minuit, 1974). C'est que le feu détruit les biens de celui qui s'enrichit, c'est que les cérémonies collectives ramènent chacun au commun, c'est que la communauté exclut celle ou celui dont l'envie d'accumuler menace de rompre le lien entre ses membres. C'est que toute tentative individuelle de pouvoir, d'affirmation hiérarchique, est doucement sapée par l'influence des anciens, des sages ou des rois. La croissance économique fondée sur la convoitise individuelle et l'appétit de se distinguer n'a pas sa place dans des sociétés attentives, moins à reproduire ce qui a été, qu'à donner à chacun sa place et à préserver l'unité. Le pouvoir n'a pas sa place dans des communautés où chacun, avant toute expression, toute action, doit d'abord s'excuser de son arrogance et de sa prétention. Madagascar, pour une majeure partie de son territoire et de sa population, a choisi de se construire, de se structurer, de s'organiser contre la croissance, voire contre l'action, rupture temporelle et surtout sociale. Le mot intraduisible de *fihavanana*, qui exprime l'appartenance au collectif et la fusion des individualités dans le commun, est au cœur d'une réalité malgache qui fait l'unité profonde du pays, derrière la manifeste diversité des cultures et des ethnies qui le composent. Karl Polanyi

pourrait le constater ; ici, la terre, le patrimoine et le travail échappent au marché. Le travail, parce qu'une grande partie de la population continue à tirer directement son habitat, sa nourriture, ses outils, de ses mains. La terre, parce qu'elle appartient aux morts, donc aux dieux (un mort devient *zanahary*), et ne saurait être vendue, surtout pas à un étranger (d'où bien des mésaventures d'investisseurs présomptueux). Les biens parce qu'est parfois atteint ce comble du libéralisme qu'est la non transmission des biens ; chez les Antandroy par exemple, la totalité des biens du défunt chef de famille est consommée lors des funérailles, ce qui ne peut être consommé étant brûlé ; partout ailleurs, lors de la récolte, une partie est mise de côté pour être distribuée à ceux qui en ont besoin, selon des règles complexes qui permettent de ne laisser personne à l'écart.

A cette trilogie économique, il faut ajouter l'affirmation du *fihavanana* comme mode de relation entre les individus, qui veut qu'à certaines périodes de l'année, selon les rites de fêtes collectives (le *bilou*, guérison collective ; le *fitamboa*, bain des reliques ; le *famadihana*, retournement des morts chez les mernes et les betsileo ; le *sambatsa*, ou mauvaise nuit du nouvel an sur les haut plateaux), les interdits sexuels sont levés, le corps de chacun, de chacune, appartient à la communauté et tout est possible. L'ensemble forme un univers de satisfactions, de motivations, un système d'incitations et de récompenses organisé contre la croissance et contre l'accumulation économique. D'ailleurs la plus grande peine qui puisse frapper un criminel n'est-elle pas d'être exclu du *fihavanana* ? Et l'acte déterminant de la vie sociale n'est-il pas de restaurer le *fihavanana* dès qu'il a été compromis ? C'est la principale fonction des délégués locaux, quartier par quartier, d'aplanir les différends, qu'ils soient conjugaux ou de voisinage, et de préserver l'harmonie. Contre l'économie ne suffit pas, car il est des régions de Madagascar où l'on vit bien, selon que le climat, les pluies, les vents, la terre, en disposent ainsi. Mais il y suffit de vivre bien. Plus ne serait pas mieux, qui comporterait le danger suprême de l'insatisfaction et de la frustration. Plus encore : de l'individuation, comme séparation d'avec les siens, la terre et le cosmos. En 1845, l'industriel Jean Laborde accompagne la reine Ranavalona I en voyage. Au bord d'une rivière, il s'arrête, filtre le sable, montre à la reine les

paillettes d'or qui restent dans sa paume. Elle lui ordonne de les rejeter à la rivière. Pas question que la fièvre de l'or détruise la communauté. Ceux que les missionnaires protestants puis catholiques venaient civiliser, c'est-à-dire détruire, savaient bien plus qu'eux, et d'abord que la malédiction de l'or, comme celle du pétrole, ravage les peuples qui s'y soumettent... Combien de pays d'Afrique ou d'ailleurs, ravagés par la malédiction du pétrole, du gaz ou de l'or, pourraient méditer la leçon de la Reine ? Il y sera mis bon ordre un peu plus tard, la conquête française ayant contraint l'Etat malgache à s'endetter, et l'exploitation de l'or étant le moyen tout désigné pour rembourser la dette – d'autant plus qu'elle sera confiée à un Français...

La relation à l'économie des Malgaches n'est pas dominée par la nécessité de laisser aux générations futures un capital augmenté, amélioré, ni surtout de s'enrichir en permanence. Elle est dominée par le souci de leur faire leur place, toute leur place, rien que leur place, dans le voisinage. Celui qui s'élève, on lui met le feu. Sans le *fihavanana*, tu ne peux rien faire, tu n'iras pas loin ; tu n'es pas indépendant sans tes proches et sans les tiens. Les proverbes le répètent sous toutes les formes ; « *Ny fihavanana toy ny fasam-bazimba izay manimba aloha no kely ila* » - le premier qui piétine la communauté aura une paralysie des membres inférieurs, il sera retranché du monde. L'individu ne peut ignorer la communauté par laquelle il existe et qui l'a fait devenir lui-même. D'ailleurs, « il vaut mieux être haï d'un Andrian, un prince, que du peuple. » Ce qu'a réussi chacun est tout autant le fait de ses proches que de lui seul. C'est pourquoi non la richesse des grandes familles - les Andrian - mais l'enrichissement pose problème à la société malgache. Devenir riche est le moyen d'un départ, d'une dispense ou d'une absence. Le *fihavanana* est en danger quand l'enrichissement compte plus que le respect pour les aînés, que les relations entre frères et sœurs. Une famille a vécu un drame quand, pour la première fois de son histoire, le fils aîné, qui a réussi dans les affaires, a fait savoir que mieux valait téléphoner avant de venir dîner ou dormir chez lui. Cette clôture est la mort de la famille et de la communauté ; sa richesse l'absente de son milieu. « Mieux vaut perdre une liasse d'argent qu'une liasse de *fihavanana* » - mieux vaut perdre son argent que sa communauté. Cette communauté est fondée sur le respect pour les aînés, sur l'intensité des

relations frères-sœurs. La communauté a toujours raison, l'individu ne compte par rapport à elle que par sa contribution et son apport ; il tient d'elle son existence. C'est par rapport à elle qu'il peut concevoir son projet de vie, et c'est surtout par et à travers elle qu'il gagne l'assurance d'un rôle et d'un rang. Madagascar compte des pauvres, pas d'exclus parmi les siens, hors de la capitale du moins. Le contraste est violent avec l'affirmation obsessionnelle de l'individu solitaire, délié de tout, d'autant plus isolé qu'il est performant et exigeant. L'individualisme, qui comporte le renfermement sur soi, la primauté absolue de la propriété privée, et qui aboutit à considérer que chacun est à soi-même sa propre frontière, sans intermédiaire et sans appartenance autre que celle qui le lie à la commune humanité, est à l'inverse d'une société pleine, dans laquelle chacun est à une place qui n'est pas la sienne, mais celle que la société - les autres - lui ont faite.

La modernité néanmoins frappe à la porte. A des enseignants qui viennent de province enseigner aux chefs de conseils de quartier - les *Filavaono* -, il est recommandé de ne pas trop mettre l'accent sur le *fihavanana* parce que certains concepts peuvent faire obstacle au développement. L'affirmation des droits de l'individu, d'abord à se séparer, puis à convoiter sans limites, est bien la condition de la mobilisation sans limites au service de la croissance et de l'économie, qu'interdit radicalement une vie sociale dominée par l'entretien, la réparation ou la prévention de tout ce qui touche au commun. Les missions d'assistance internationale, les auditeurs et les consultants, les ONG souvent, diffusent avec une efficacité certaine les préceptes de Washington, et s'emploient à détruire ce qui subsiste encore de l'une des dernières sociétés construites contre l'économie, contre l'accumulation et contre l'individualisme – une société dans laquelle aucun de nous ne saurait vivre, mais une société qui a préservé, jusqu'à la dernière décennie, une assez remarquable capacité à se satisfaire d'elle-même et à repousser les assauts du Bien que nous lui prodiguons.

Corps et communauté

Dans les populations malgaches traditionnelles, la manifestation du *fihavanana* la plus puissante, la plus dérangement aussi pour des Occidentaux obsédés par le corps et par les relations entre les corps,

vient de l'obligation périodique de rappeler que le corps de chacune et de chacun appartient à la communauté. Ce que les Européens prennent pour une licence sexuelle généralisée, ce que les habitués de tous les *Pandora* du pays (du nom de la boîte de nuit de Tana que fréquentent les *Wazaha*, les blancs de passage) pensent comportement ordinaire, voire obsession compulsive, a en fait pour origine des moments sociaux particuliers, solidement ancrés dans la tradition, et qui tendent pour l'essentiel à réaliser de manière rituelle, cantonnée et contrôlée, l'apaisement des passions et de la violence, ce qu'ailleurs la religion ou la consommation prétendent effectuer :

- le roi Andrianampoinimerina, celui qui a réalisé le premier l'unité de la grande île, prenait un bain annuel qui marquait le passage à l'année nouvelle. Cette occasion de grandes réjouissances était précédée par ce que les Malgaches continuent d'appeler « la mauvaise nuit ». Cette nuit était consacrée au défoulement de tous les instincts, qui devait libérer la collectivité des passions enfouies et permettre à chacune et à chacun de repartir le lendemain à neuf, après un bain de l'âme équivalent au bain du corps. Au cours de cette nuit, chacun pouvait réaliser ses fantasmes sexuels, avec la ou les personnes de son choix tenues d'accepter, et notamment avec sa sœur, son frère, sa fille ou son père. C'est pourquoi les enfants conçus au cours de cette nuit étaient réputés avoir le mauvais œil, apporter le malheur sur leur communauté, parce qu'ils pouvaient être le fruit de l'inceste. Il faut noter cependant que ces enfants n'étaient pas tués à leur naissance, comme dans d'autres sociétés. La société malgache, forte du *tsiny* et du *tody* qui placent chacun dans un univers surpeuplé, où chaque geste bouscule quelqu'un ou quelque chose, ou chaque parole heurte ou trouble, accepte toutes les conséquences de ses actions. Contrairement à une idée trop répandue, cette nuit dont les missionnaires et les représentants occidentaux ont dénoncé à l'envie la folie sexuelle, est bien nommée « la mauvaise nuit » et constitue une exception dans la vie malgache, le déroulement des relations familiales et conjugales, les relations d'amis. Et sa fonction sociale est bien de désarmer la violence des passions contenues et des envies refoulées, en lavant le corps de ses désirs interdits par la transgression annuelle de toutes les règles collectives.

- le bain des reliques, cérémonie accomplie dans différentes

provinces et régions, notamment dans le grand lac sacré qui borde Majunga, est une cérémonie de même type, sans la passion et le caractère purgatif de la mauvaise nuit. Elle est plus sûrement interprétée comme une réaffirmation rituelle et périodique de l'appartenance de chacun, en corps, à la collectivité sans laquelle il n'existe pas, de son devoir de disponibilité à cette collectivité, en même temps qu'elle célèbre les rites plus anciens de la fécondité et du renouvellement du sang, marqué par l'accueil de sperme étranger au sein même du couple. Au cours de ces cérémonies, nul parmi les participants ne peut refuser le rapport sexuel qui lui est proposé. C'est le désir vital qui commande, non les hiérarchies, les institutions comme le mariage, les conventions comme l'âge, la parenté, etc. Le bain des reliques renoue avec la passion fondamentale de la reproduction, celle-là même qui a permis aux communautés anciennes de survivre. Il proclame que même le corps, et le plus intime du corps de chacun, n'est pas pour lui, mais pour la communauté, qui peut en disposer au nom de son intérêt supérieur : sa survie. Les enfants conçus à cette occasion sont bénis ; ils disposent de privilèges, et sont considérés plus beaux, plus forts, mieux venus que les autres, discret et inconscient hommage à l'exogamie.

La fusion sexuelle à Madagascar, ou bien son illusion constante, est l'inverse de la contractualisation de nos rapports. Elle est au cœur de la civilisation, parce que son dispositif de paix et de satisfaction. Elle a été décrite, dans un tout autre but que celui de l'observation désintéressée, par l'utopiste social Paul Adam, dans son livre *Lettres de Malaisie*, publié en 1898 (collection Ressources, éditions Slatkine, Genève, 1992), dans lequel il examine minutieusement une société pour lui idéale de la satisfaction des sens, de manière à réduire les passions dangereuses pour la communauté et d'abord celles de la possession et de l'amour fusionnel, fauteuses d'agressivité et de conflit autant que de frustrations.

La passion de la vie, sous toutes ses formes, qui se manifeste avec une force confondante lors des cérémonies de retournement des morts (*famadihana*), joue sans doute un rôle moins grand que la préservation de l'harmonie sociale et l'apaisement de la communauté. L'appétit sexuel y a moins d'importance que la compassion pour celle, pour celui qui est seul. Il n'est pas de bonheur isolé ou de plaisir solitaire à Madagascar, et le premier devoir d'un ami est de trouver celle ou celui

qui accompagnera son voisin esseulé, comme le premier devoir du chef de tribu était de trouver celle qui partagerait les jours et les nuits du voyageur loin de son foyer et des siens (lequel, généralement, profitait d'une telle hospitalité sans la moindre idée de réciprocité, essentielle à Madagascar). Dans un pays où la division sexuelle des tâches fait du couple l'unité de base de la société, un célibataire est un malade, un malheureux ou un fou. L'économie de la relation humaine occupe toute la place que l'économie de la consommation n'obsède pas, et l'économie des corps prend la place du champ laissé libre par l'économie de l'accumulation égoïste et de la solitude sur laquelle elle débouche. Et plutôt qu'une licence morale souvent dénoncée, il serait plus juste de voir dans la liberté des rapports entre individus libres d'eux-mêmes et de leurs corps, une politesse de l'être, une attention à l'autre qui contrastent avec l'indifférence si commune ailleurs. Les observateurs coloniaux les moins imbus des préjugés raciaux le remarquaient de manière constante ; au XIX^e siècle et au début du XX^e encore, le paysan malgache le plus fruste semblait étonnamment poli et bien élevé par rapport à son homologue français, bouseux ou terreux sans ressources et sans moeurs. Et la foule malgache, où chacun se côtoie, poursuit son chemin et fait ses affaires sans jamais de bousculade, de presse ou d'atroupement, dans une fluidité modeste, attentive et discrète, mériterait plus d'attention par ce qu'elle exprime de savoir être et de savoir-faire, d'intelligence individuelle et collective, de relation à l'autre fondamentalement coopérative, jamais compétitive. Ce que les prétentieux colons britanniques puis français prétendaient apprendre à des Malgaches jugés arriérés parce qu'ils ne cédaient rien à l'idéologie du capitalisme et du marché, les Malgaches auraient combien de fois à l'apprendre aux foules du métro ou du RER, et d'abord les conditions premières de la dignité de l'homme ! Car la pauvreté s'y rencontre souvent, nous y voyons quelquefois la misère, mais la dignité y est plus souvent que dans les foules urbaines sans terre, sans respect d'elles-mêmes et sans identité.

La science malgache de résolution des conflits, ou plutôt d'évitement systématique du conflit (tout en ignorant le contrat et le marché des relations par lesquels nous poursuivons le même résultat) conduit à intégrer les frustrations que toute vie sociale crée, et à les éliminer de la

manière la plus simple : en concédant une parenthèse où les conventions tombent, où tout est permis. Une parenthèse aussi où les séparations qu'érige la richesse, le rang, l'âge, sont joyeusement subverties. Jour des fous au Moyen Age européen, jour des femmes en Allemagne où des égéries coupent les cravates des hommes dans la rue et les poursuivent pas seulement symboliquement pour redevenir le lendemain des femmes de maison exemplaires ; Toulouhou en Guyane où un déguisement supprime l'individualité et permet toutes les libertés (y compris homosexuelles) au cours de la nuit du Mardi-gras. Toutes les sociétés font place à ce mode de défoulement individuel contre ou dans le collectif. La Bible elle-même en propose des versions réalistes, à travers le procédé du bouc émissaire, à travers le principe de la remise des dettes après un certain délai, avec aussi les illustrations magistrales des revers de fortune qui rappellent à chacun la précarité et la réversibilité des situations humaines. Madagascar en propose une version extrême, ou modérée, selon les avis. Loin des passions identitaires, religieuses, ou des vertiges du pouvoir, le plaisir désarme la violence. La civilisation des corps est une autre civilisation, qui nous est invisible tant elle sape les formes et les signes dans lesquels nous tenons tant à fixer nos existences. Et faut-il imaginer, devant les scénarios de catastrophe que l'addiction à la croissance illimitée provoque dans les pays dits riches, faut-il imaginer que la leçon malgache soit entendue, que nous réapprenions le sens du commun, et ces conditions, à nous devenues tellement étrangères de la joie de vivre, que sont l'appartenance, la facilité et l'abandon ?

Notes :

1 : Les cinq fêtes collectives obligatoires : le bilou, ou la guérison collective des Antandjoy et des Sakhalaves du menabe (ailleurs objet du tromba, ou transe) ; le tsavaty, dans tout Madagascar, la circoncision des garçons ; le fitampoa, ou bain des reliques, sakhalave, ; le Sambatasa des hauts plateaux, fête du nouvel an, occasion de la mauvaise nuit ; le famadihana, ou retournement des morts, betsileo et merne.

2 : Le mort est celui qui devient Dieu. Ongadolo : ongaky zanahary. C'est par là qu'il participe à la communauté, et qu'il occupe l'espace des vivants.